

GASTON BAQUERO

AVEC VALLEJO À PARIS - TANDIS QU'IL PLEUT

À l'abri sous un poème de Vallejo j'entends passer le tonnerre et l'éclair.
« Il y a du vacarme dans le ciel », dit impassible l'Indien piégé
dans une ruelle de Paris. Furieuse l'eau gronde sur le toit
blindé du poème. Abraham, lui dis-je, prêtez-moi un parapluie, un morceau de
nuage sec comme le tubercule enterré sous la neige. Je suis las
de ne pas comprendre le monde, d'être le parafoudre de la souffrance,
depuis le front jusqu'au talon.

Il faut que quelqu'un me tende une main qui soit comme un tunnel
sans cimetièrre à l'autre bout Dites-moi comment vous faites, Abraham,
pour enfanter le poème qui est la cape robuste de l'Indien
et en même temps levain de boulange humaine, poème étalon, pur-sang
reproducteur.

Je me couvre, je me cloître, je m'esquive ami Abraham sous le muret
de ce poème qui est vôtre et où l'on peut guetter, là-haut, le pas de la faim
qui arpente le monde pour ronger des basanés, dévorer des pauvres
et de plus pauvres encore, des centaines de milliers de pauvres grelottant
de faim.

Écoutez, Abraham, vous qui répondez au nom de César comme un
empereur à la toge noire et à la couronne d'épines,
comment vous arrangez-vous pour manœuvrer vos poèmes, si la misère
humaine

ne cesse jamais de pleuvoir, si les talons de nos vieilles chaussures
se tordent et si l'eau transperce sans pitié les ponchos rapiécés ?

Et comme je ris que vous usiez d'un nom impérial romain. Vous devriez
vous appeler éternellement Abel ou Adam, mais Abraham va bien :
votre-maman vous appelait Abrancito et vous disait mon garçon ne pense
pas tant,

car il ne sert à rien au pauvre de penser, il n'en souffre que davantage.

Écoutez ce que je vous dis, Abraham :

Tant de faim a rôdé dans Paris que je m'en vais au Louvre manger le pain

et les faisans
d'une gargote hollandaise. J'arrache une chope de bière à un homme
de Franz Hals et me gave de mousse. Je sors du musée en me nettoyant
le museau
avec le poing fermé et je dis : quand s'arrêtera-t-il de pleuvoir en ce monde,
quand les pierres cesseront-elles de s'abattre sur le toit des pauvres et quand
pleuvra-t-il du maïs à la place du deuil ?
Je saisis la canne de Chaplin, remonte le col de ma veste et pars
en quête d'un abri — un refuge où passer ce qui reste de larmes.
Je m'assieds pour cheminer à travers la tristesse et me rends auprès de l'ami
prévoyant
qui me prêtera une paillasse où dormir ; laissez-moi
pour un siècle seulement un poème de vous, une graine testiculaire,
un poème anti-faim,
un poème anti-haine vallejien, donnez-moi un cri étouffé dans la peur
du geôlier,
un cri en quechua ou en mandingue, mais avec un toit et un sol où se
coucher pour mourir, dis-je,
pour dormir, je me contredis, je m'enroule, je m'accroupis et redeviens fœtus
dans le ventre de ma mère ; je m'emmitoufle et j'entends votre
grommèlement andin sanglotant :
Paris a besoin d'un Aconcagua et je vais pleuvoir sur la face même de Dieu
la souffrance de tous les humains.

Quelqu'un dit carcasse¹

et moi je dis squelette. Même de dos on voit qu'il pleure, mais il prête
le refuge miséricordieux que je lui demande et je m'allonge pour mourir,
dis-je, pour dormir, cuirassé
par le poème d'Abraham ; de César ; de Vallejo, veux-je dire.

Traduit de l'espagnol par Jean-Baptiste Para

¹ En français dans le texte